Willy Berler au milieu des ténèbres

Jacques Déom

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1128>

DOI : 10.4000/cmc.1128

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 251-261

ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Jacques Déom, « Willy Berler au milieu des ténèbres », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 29 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1128> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.1128>

Notes de lecture
Willy Berler au milieu des ténèbres

Jacques Déom

Willy Berler, *Itinéraire dans les ténèbres. Monowitz, Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald*, récit présenté et annoté par Ruth Fivaz-Silbermann, illustrations, plans et bibliographie, préface de Maxime Steinberg, Paris-Gerpinnes, L'Harmattan-Quorum, 1999, 295 pages.

De 1938 au 1^{er} avril 1943, date de son arrestation, Willy Berler a tenu des carnets, « l'épine dorsale de ma mémoire ». Une fois rentré de l'Enfer, il n'a eu de cesse de reconstituer les pages correspondant à ses années de déportation. En 1945, ayant accompli ce travail de fixation de ses souvenirs, il ne trouva personne à qui les transmettre. Il lui faudra un demi-siècle pour que soit livré au public, mis en forme, ce récit de stricte expérience personnelle, entièrement fidèle à ce qu'il a vu et vécu, sans concessions aux rumeurs ou aux informations de seconde main. À cette prise de parole tardive, mais combien éloquente, les instances de sa petite-cousine, la philosophe et historienne Ruth Fivaz-Silbermann, ont largement contribué.

Lisons au fil des pages. Willy Berler naît le 11 avril 1918 à Czernowitz, capitale majoritairement peuplée de Juifs de la province de Bucovine, la plus orientale de l'Empire austro-hongrois. Son père appartient à un milieu éclairé de *maskilim*¹ ; il possède des terres et commerce. Avec la dislocation de l'Empire, la ville devient roumaine. Le jeune Willy, citoyen roumain, de culture allemande et d'identité profondément juive, fréquente divers lycées. Il se plonge dans la riche activité culturelle de la minorité juive, s'imprègne de sionisme. Il passe son baccalauréat en 1936. À la Davidia, une organisation de lycéens, il

¹ Partisan de l'idéologie de la *Haskala*, équivalent juif des Lumières françaises ou de l'*Aufklärung* allemande.

fait la connaissance du futur poète Paul Celan. Sort enviable de jeune bourgeois, dont il tient néanmoins à s'affranchir : trop de docteurs et d'avocats semblent devoir incarner le summum de la réussite juive. Il passe donc un mois en Palestine se ressourcer au travail de la terre, y retourne, un an durant, suivre les cours de l'école agricole Miqveh Israël. En 1938, il met le cap sur le mirifique Occident, dans l'idée d'y devenir expert-comptable au terme d'études en Angleterre. La contingence voudra qu'il finisse par s'inscrire à l'école de tannerie de Liège (où il s'est installé le 1^{er} janvier 1939), qui offre une formation en chimie, avec la perspective de poursuivre sa formation à Lyon.

Le 12 mai 1940, le surlendemain de l'invasion allemande de la Belgique, Willy Berler part en exode avec deux compagnons. Il passe quinze jours à travailler aux vignes dans un mas de l'Hérault. En pleine débâcle française, difficile d'entrer à l'Université de Lyon, déclarée ville ouverte. Après un passage dans un centre pour réfugiés à Marseille, il travaille comme débardeur sur le port, se fait embaucher un temps dans une tannerie, envisage de retourner en Roumanie, regagne finalement la Belgique, où il arrive le 30 octobre, pour « comme tous les Juifs occidentaux, vivre dans une souricière » (p. 50). Un chèque plantureux que son père lui avait fait parvenir, faute de pouvoir lui être remis, a été renvoyé à sa source, et Willy doit vendre son superflu pour vivre. Il obtient son diplôme le 18 décembre 1940. Il joint difficilement les deux bouts en faisant des traductions ou en donnant des cours d'allemand. À qui, en ces temps ambigus, le souhaite. À un résistant comme maître Gourdet, mais aussi à un certain Ernens, représentant de commerce et collaborateur notoire. Et cela sans daigner cacher à ses élèves qu'il est juif. Il emménage avec son amie. Il dévore les livres, ceux qui sont pratiquement utiles – un traité de mécanique par exemple – et d'autres qui, dus aux grands noms des littératures contemporaines allemande et française, permettent l'évasion dans un monde plus humain. Fort de ses faux papiers, qui lui donnent son nom authentique mais le font citoyen helvétique, il refuse de porter l'étoile... Il est cueilli par la Gestapo à sa sortie de la villa d'Ernens – qui l'a donné, ainsi qu'il fut établi à son procès après guerre – à midi le 1^{er} avril 1943.

Deux semaines et demi d'incarcération à la Citadelle à Liège. Le 17, suffisamment de Juifs ayant été rassemblés, le groupe est envoyé à la

caserne Dossin de Malines. Découverte de la barbarie concentrationnaire. Puis très vite, sous le matricule 1058, déportation par le XX^e convoi, qui prend la direction de l'Est le 19 avril 1943. Sur les 1.631 Juifs qu'il transporte à Auschwitz, 150 à peine reviendront. On sait que, dans la nuit du 19 au 20, trois jeunes résistants, Youra Livschitz, Jean Franklemon et Robert Maistriau, s'attaquent au train à la hauteur de Boortmeerbeek et permettent l'évasion d'une quinzaine de déportés du wagon dont ils ouvrent la porte (200 s'échapperont au total du convoi). Les libérateurs ne sont pas arrivés au wagon de Berler, qui ne comprend rien à ce qui se passe. Une tentative d'évasion par une bouche d'aération tourne court pour lui : la vision d'horreur d'un camarade décapité lors d'un saut manqué s'avère dissuasive. Après tout, à son âge, on peut survivre à un camp de travail à l'Est... Quatre jours et trois nuits de voyage. Un étrange quai de gare. Le soulagement d'être seul, sans parents, ni femme, ni enfants. Les déportés sont triés : les jeunes, en bonne forme physique (dont il fait partie), d'un côté ; les femmes, les faibles de l'autre, qui montent dans des camions.

Willy Berler est arrivé dans les ténèbres de la planète Auschwitz. Il parcourt à pied les 7 kilomètres qui vont l'amener au plus grand des camps satellites : Buna-Monowitz, l'usine de caoutchouc synthétique dépendant de l'I. G. Farben, où l'on ne doit pas en principe mourir trop vite (délai statistique : de trois à quatre mois). Les esclaves sont tenus d'y être minimalement utiles. Mais très vite, ils apprennent du *Lagerältester* que « pour sortir d'ici, il n'y a qu'une issue, c'est la cheminée » (p. 76). Tonte, désinfection, douche, tatouage. « Mais mon cerveau n'enregistrait pas normalement ce qui se passait ». Du jour au lendemain, Willy Berler perd son nom : il n'est plus que le *Häftling* 117.476. Découverte au fil des jours, et des nuits, de l'obscénité absolue, des hommes réduits à une matière brute, de la mort comme passage au détritisme qu'on brûle. Au secrétariat du camp, sur « un bon conseil » d'un fonctionnaire qui sait d'expérience qu'un intellectuel s'expose à une haine redoublée dans le système pervers du camp, Berler se fait enregistrer non comme étudiant, mais comme tanneur. Le « bleu » fait l'apprentissage de la vulnérabilité intégrale face à l'humiliation, au qui-vive permanent, à l'arbitraire omniprésent des règlements ineptes et des hiérarchies insaisissables. Initiation à l'existence réduite à la survie au milieu des loups. Faim, fatigue et

coups. « Morts ou vivants, nous ne sommes que des *Stücke*, des pions, des pantins, des corps, pas des hommes » (p. 92). Il est en fin de compte affecté au *Holzhof* : on y transporte, jusqu'à la mort, des troncs d'arbre. La justification économique de l'entreprise est nulle, son objectif réel est d'avilir et de tuer.

Au terme de la première semaine de ce régime, Berler se sent une loque, prêt à consentir à sa fin. Un délai de grâce lui est accordé : une brûlure à la main lui vaut d'être envoyé pour quelques jours à l'hôpital. Il sort de sa torpeur. Il apprend ce qu'il ne faut pas faire pour survivre, du zèle au travail par exemple, et ce qu'il est judicieux de transformer en réflexe : régler soigneusement sa cadence de travail sur l'attention du garde. Sa nouvelle affectation est tout aussi meurtrière dans le principe que la précédente. Chaque matin, il s'étonne d'avoir survécu aux sacs et aux pierres à porter, aux coups à subir. Il s'enfonce lentement. N'empêche ! Les bourreaux tiennent à entretenir l'illusion vis-à-vis de l'extérieur. Comme les autres, il envoie chez les siens une carte postale attestant en langue de bois de sa bonne condition... En fait, il ne se reconnaît plus dans la glace. Vingt-cinq coups de triques plus loin (pour avoir voulu se soustraire au travail « qui rend libre »), il attrape la dysenterie. Réduit à l'état de *muselman*², il évite soigneusement cette fois l'hôpital, dont il est sûr de ne pas ressortir. Le dernier soir de juin, d'épuisement, il laisse tomber sa gamelle. Le *Blockältester*, un politique, découvre alors qu'il est étudiant en chimie. Dix jours plus tard, il est transféré au camp principal, le *Stammlager* d'Auschwitz.

Visite à l'hôpital, où il arrive en piteux état. « Il faut bien comprendre que le médecin SS ne soigne pas ; il décide seulement que le détenu est admis à l'hôpital, ou qu'il est piqué ou gazé, ou alors qu'il est immédiatement affecté au travail » (p. 123). Berler a la chance de se présenter à un moment où les sélections se font plus rares. Son ami Michel Zechel parvient à lui éviter cette dramatique épreuve et lui sauve ainsi la vie. Berler dort, mange, redevient un homme. Il ne peut, vu son statut d'« illégal », refuser d'aider les croque-morts d'Auschwitz, qui initient le néophyte en l'enfermant dans la morgue. Nuit d'horreur dans la maison des morts. Entre les blocs 10 et 11, il assiste, terrorisé, à une exécution collective, illégale même en droit nazi et donc secrète, qui

² Dans le jargon des camps, détenu parvenu au dernier degré d'épuisement.

concluait une parodie de procès. De la fin de juillet à la fin d'octobre 1943, il sera le témoin de plusieurs de ces tueries, invariablement accompagnées d'une consigne de silence absolu. Il échappe à une sélection « sauvage » à l'initiative du SS Oswald Kaduk, un *Volksdeutsch* aviné. Doit signer à la redoutable Section politique une décharge attestant qu'il a reçu un passeport roumain de l'ambassade roumaine à Berlin (il apprendra après guerre que c'est là la dangereuse issue d'initiatives de son père qui, suite à la carte postale mentionnée plus haut, se démène en Roumanie pour extraire son fils de sa situation). Le 18 octobre, sa présence comme aide-soignant étant devenue trop compromettante, il se fait renvoyer de l'hôpital. Les bonnes relations qu'il garde avec le personnel de celui-ci lui valent les bonnes grâces de son nouveau *Kapo* : il devient un temps contremaître (*Vorarbeiter*)... de Tziganes parfaitement réticents au travail. Retour au bas de l'échelle. Il reste à ce poste d'octobre à décembre 1943, survit alors planqué au *Kommando* de désinfection.

Le 31 janvier 1944, il est affecté comme chimiste à l'Institut d'Hygiène de la SS à Rajsko, dirigé par le SS-*Hauptsturmführer* Bruno Weber, et situé à 5 kilomètres d'Auschwitz. Si le climat y est glacial, il est moins hanté que d'autres *Kommandos* par les brutes sadiques. « Même au camp, nous menons une vie particulière, beaucoup plus humaine » (p. 170). Dans un laboratoire ultramoderne, on mène censément des recherches, notamment contre le redoutable typhus exanthématique, qui frappe indistinctement victimes et bourreaux. En fait, si le directeur est ambitieux, l'Institut n'est qu'une très confortable planque pour SS. Sa section de biologie déploie une activité trafiquée, mais suffisamment frénétique pour justifier l'existence de l'institution. L'Institut poursuit ainsi simultanément l'examen des jumeaux, vivants ou morts, du docteur Mengele et celui d'un lapereau décédé dans des circonstances non éclaircies... Non loin, les crématoires peinent à réduire en cendres les corps des Juifs de Hongrie. Berler, dont la détention n'a pas amélioré les compétences de chimiste, n'est que trop heureux d'être affecté à la section de sérologie, facette parmi d'autres du trompe-l'œil qu'est l'Institut. Cela dit, « l'honnêteté et la correction sont générales dans notre commando, et le vol y est inconnu, tout comme les coups, les bagarres et le langage ordurier » (p. 184). Et l'Institut dispose d'une bibliothèque avec des livres d'auteurs juifs !

Une nouvelle fois convoqué à la Section politique du camp, Berler est prié de signer un récépissé pour un colis envoyé de Liège (par son amie, comme il l'apprendra après guerre, via un expéditeur allemand qui exige un accusé de réception !). Sa verte réponse aurait dû lui coûter la vie... Son amitié avec Trude Müller, une communiste pragoise agrégée à l'équipe en mars, est épiée par les SS. Pour faire diversion, Berler parvient à se faire affecter au potager que l'Institut vient d'aménager. Aubaine pour qui est passé maître dans l'art d'« organiser »³, et que Berler ne se fait pas faute d'utiliser. Malgré la guerre qui s'annonce perdue pour le *Reich* et la tension qui s'ensuit parmi les SS, la vie à l'Institut reste humaine, la journée. La brutalité, on la retrouve le soir, au camp. Depuis la fin de l'été, celui-ci subit les bombardements alliés. À l'Est, le front russe se rapproche. L'automne fait place aux froids d'hiver.

Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1945, le front russe n'étant plus distant que de quelques kilomètres, les SS commencent l'évacuation du camp. « Sur le nombre total des victimes des camps pendant la durée de la guerre, une moitié est morte des suites des marches de la mort et de la famine massive qui sévissait dans les camps à la fin de la guerre », a écrit l'historien Yehuda Bauer. Si d'autres, comme Maurice Goldstein⁴, se terrent et seront libérés par les Russes dix jours plus tard, Willy Berler est embarqué dans cette « rallonge de l'enfer », mais avec son commando, ce qu'il tient pour une chance. Incertitude maximale quant à l'avenir : les tortionnaires ont brûlé leurs archives ; ils ne laisseront certainement pas survivre les témoins de leurs forfaits. Par 20° sous zéro, la colonne s'étire. Les traînards sont abattus. Dialogue hallucinant de Berler avec un SS originaire, comme lui, de Czernowitz et qui, parlant le yiddish bien mieux que lui, entend bien profiter, le moment venu, de ces compétences linguistiques pour inverser les rôles. Les heures se traînent. À l'aube du 20 janvier, effroi en voyant des cheminées fumantes à l'horizon. Rage aussi. Et intense fierté de s'être refusé, lâchement, à prier Dieu. Puis découverte de locomotives. Le 21,

³ Dans le jargon des camps, « se procurer en fraude », à distinguer soigneusement de « voler ».

⁴ Devenu un brillant chirurgien, professeur à l'Université libre de Bruxelles, Maurice Goldstein (1922-1996) fut également président du Comité international d'Auschwitz et l'un des fondateurs de la Fondation Auschwitz (Bruxelles).

arrivée à Gross-Rosen. « Je tombe dans l'horreur brute, car le camp est livré aux assassins » (p. 226). C'est le règne de la pègre à triangle vert. Le bétail humain reste assis par terre du matin au soir dans des bâtiments sans fenêtres ni mobilier. On tue à la barre de fer, indistinctement. Un moment de joie : Berler retrouve son ami Michel Zechel. Mais la situation empire de jour en jour. Cohue indescriptible ; on ne peut plus rien « organiser ». Dix jours d'enfer depuis l'arrivée, puis, dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, nouvelle évacuation . « Violence inouïe » dans les wagons surpeuplés. Aucune nourriture, la neige pour toute boisson, durant six jours et cinq nuits. Et arrivée à Buchenwald.

Entre le train et le camp, « c'est ma vraie marche de la mort ; indubitablement une marche à la mort. Je suis arrivé à un état d'abrutissement dont je ne sortirai plus guère » (p. 236). La nouvelle étape est aussi débordée que la précédente. Déréliction. Et puis miracle d'une soupe chaude et consistante, due à la gestion du camp par des politiques. Inspection par les SS et douche. Un lynchage. Si la machine se grippe, elle peut encore laisser mourir les sous-hommes, ne serait-ce que du fait d'un froid intenable. Crise de démence de Berler en découvrant, noyé dans l'eau boueuse, un musicien de Theresienstadt dont il a fait la connaissance la veille et qui est tombé du châlit. Course à tâtons dans le noir et découverte d'une cache chauffée au bâtiment de désinfection. « Je passe toute cette dernière période de ma déportation comme enveloppé dans un brouillard, tellement je suis au bord du néant, par épuisement extrême » (p. 246). Puis c'est le « cloaque final » pour « larves humaines » du Petit camp. Reste un dernier atout : ce billet de 100 dollars que Michel Zechel a réussi à conserver envers et contre tout, et qui achète le retour au Grand camp et la vie pour les deux amis. Le 19 mars, le zombie Berler est affecté à un commando chargé de construire des abris. C'est que les bombardements se multiplient. Le 31 mars, une nouvelle évacuation est en vue. La découverte d'un souterrain conduisant aux cuisines permet la brève extase d'une soupe et de pommes de terre et l'épouvante d'échapper de peu à l'exécution par un SS. Cueillis par la police du camp, qui est aux mains de la Résistance, Michel et Willy empruntent l'identité d' "aryens" dé-cédés. Quand la Résistance organise l'évacuation des Juifs, manifestement dans l'intention de « sacrifier les Juifs pour sauver les autres dé-

tenus » (p. 264), c'est Jacques Grippa qui sauve ces « Belges » appartenant de droit à son bloc⁵.

Le 11 avril 1945, Willy Berler a 27 ans et les Américains entrent à Buchenwald. Avec son mètre 80, il pèse encore 42 kilos et n'éprouve rien. Les Américains sont horrifiés. « Il y a en quelques jours des centaines et des centaines de morts » (p. 267). Patton visite les lieux et les fait visiter aux notables de Buchenwald... Michel Zechel est parmi les premiers rapatriés⁶. Willy Berler, pour cause de santé, ne prendra que le 12 mai la route de la Belgique : six jours en wagon à bestiaux pour regagner Liège.

Il est enfin libre. Il a la chance de retrouver les siens sains et saufs. Son frère, enrôlé dans la légion tchèque de l'Armée rouge ; ses parents, qui ont pu monnayer leur survie à Czernowitz, puis en Roumanie non passée sous contrôle soviétique. Les deux frères monteront une petite entreprise industrielle. En 1947, Willy Berler épouse Ruth (en résistance Renée Denies, déportée à Birkenau et Bergen-Belsen).

On s'est ici permis, pour la commodité du lecteur, de résumer la ligne conductrice du témoignage de Willy Berler. Et d'omettre ce qui en fait en quelque sorte la chair, la densité humaine. C'est que cette partie-là du texte est strictement expressive de l'auteur, de son attitude existentielle, de ses analyses, de ses jugements de valeur. Elle ne peut être découverte que dans sa propre formulation, qui donne tout son prix au témoignage. On n'a pas souligné non plus les évocations parfois détaillées d'autres internés qu'il a rencontrés, et dont il trace des portraits, leur rendant par là-même une humanité que le contexte dans lequel il les a connus niait radicalement. Ainsi par exemple Maurice Goldstein, Robert Mandelbaum⁷...

Contentons-nous dans cette notice d'évoquer deux ordres de réflexion explicitement abordés dans le texte. D'abord quant au statut même du témoin. Le mémorialiste Willy Berler mesure exactement sa responsabilité à cet égard et se garde d'affirmer ce dont il ne saurait parler sans compromettre sa crédibilité. « Ceux qui devraient porter les

⁵ Jacques Grippa, chef d'état-major des Partisans armés de Belgique, est arrêté et déporté au début 1943. Il sera sous-secrétaire d'État dans le premier gouvernement belge après guerre.

⁶ Rentré à Liège, il y reprend son métier de dentiste.

⁷ Devenu biologiste, il a mené ses travaux avec son épouse à l'Université libre de Bruxelles.

plus lourdes accusations contre ce que le totalitarisme nazi a perpétré ici n'en sont pas revenus. De la réification, ils ont directement glissé au néant, au rien : shoah, dévastation », note-t-il *a posteriori* (p. 83). Un autre passage (pp. 196-201) abonde dans le même sens. Chaque matin et chaque soir, sur le chemin entre Auschwitz et Rajsko, « nous passons en vue des quatre grandes cheminées du camp de Birkenau, qui a été rebaptisé Auschwitz II. Notre chemin longe par le sud l'énorme camp, et nous voyons parfaitement de hautes flammes s'échapper de ces cheminées, qui fument sans arrêt. De la fin avril jusqu'à l'automne 1944, elles sont en pleine activité. L'odeur aussi est sensible quand on passe : une odeur de chair brûlée. Je sais que ce sont des crématoires, où sont brûlés des hommes et des femmes, mais qui ? Combien ? Je sais parfaitement qu'on gaze et qu'on brûle les *musulmans* ; et sans doute pas seulement ceux-là, mais aussi des malades qui ne sont pas encore tout à fait au bout du rouleau, et des détenus déclarés indésirables, sans compter les victimes du typhus, de la faim et des brutalités. Mais je vis à Auschwitz, non à Birkenau, et de ce fait je ne peux pas voir – comme les ont vu les membres du commando *Canada* ou du *Sonderkommando* – ces convois entiers de Juifs, hommes, femmes, enfants, vieillards qui arrivent en masse tous les jours et sont débarqués sur la nouvelle rampe à l'intérieur du camp et dont la plupart, parfois le convoi entier, sont poussés droit vers leur anéantissement, sans obtenir même l'insigne chance de devenir des esclaves numérotés. Ce n'est que bien plus tard que je saurai qu'on a, pendant ce printemps-là et cet été-là, dans ces crématoires aux cheminées rougeoyantes, gazé massivement des centaines de milliers de Juifs de Hongrie. »

Le lecteur ne pourra qu'être par ailleurs attentif à la réflexion sous-jacente de Berler sur la question lancinante des raisons de sa survie. Divers passages de son texte suggèrent des réponses. Ainsi la chance a manifestement joué un rôle considérable dans un univers d'arbitraire et d'imprévisibilité (*passim*). La connaissance de l'allemand (p. 86) est un atout dont nombre d'internés sont privés, et par là même de la possibilité minimale de comprendre immédiatement ce qui est exigé d'eux. Surtout, il y a ce sursaut au fond de l'humain, cette irréductible liberté qui réapparaît, chez Berler, sous forme de refus de prier et, positivement, comme une indestructible identité : « Dans le camp, les Allemands n'ont à aucun moment réussi à détruire, ni même à atteindre,

mon identité. Dire que je me suis toujours senti juif veut dire que j'ai toujours fortement ressenti une identité nationale juive (allemande ma langue maternelle, roumains mes papiers, belge ma résidence, mais juif mon peuple), et cela m'a certainement protégé de la décomposition. Ainsi, j'ai pu ne jamais me sentir touché moralement, dans mon identité la plus profonde. » (pp. 189 et 192)

S'il livre le récit du témoin Willy Berler, l'ouvrage constitue aussi, en quelque sorte, sur la base d'une histoire personnelle, une introduction à l'hallucinante réalité du génocide dans sa totalité. Ruth Fivaz Silbermann l'a en effet exemplairement annoté pas à pas pour lui assurer une intelligibilité maximale. Les évidences sont pour le témoin de l'ordre du vécu mémoriel. Pour les générations d'après l'horreur, l'approche critique est – et sera de manière croissante – nécessaire. Une trentaine de fiches ont donc été intégrées au texte sous forme d'encadrés, fournissant des notices historiques bibliographiquement irréprochables : elles élucident ces réalités de date, de lieu, de personnes, d'institutions, d'événements – que le témoin, projeté *in medias res*, ne peut évoquer – c'est son douloureux privilège – que de l'intérieur. Conjuguées à la riche annotation infrapaginale, ainsi qu'aux plans et illustrations également fournis, ces données constituent, en même temps qu'une mise en perspective factuelle du vécu du narrateur dans toute son authenticité humaine, comme une initiation aux diverses dimensions du génocide. Par delà, ce sont les structures du projet d'extermination industrielle du peuple juif qui se profilent. La distance prise par l'historienne, son nécessaire discours en troisième personne, fournit un contrepoint au récit mené à la première. C'est donc un ouvrage très caractéristique et à bien des égards encourageant que cet *Itinéraire dans les ténèbres*, qui peut réunir sans les confondre les deux registres trop fréquemment antagonistes – ou sentis comme tels – de la mémoire et de l'histoire, de l'immédiateté vécue et de la reconstruction critique. La tension que l'ouvrage établit ainsi entre ces deux visages mutuellement irréductibles de la vérité est riche d'enseignements et donne à penser. Le lecteur d'aujourd'hui, qui se pose avec un effarement que les années n'ont pas entamé, les questions du quoi, du comment et du pourquoi ne manquera pas de trouver dans le va-et-vient qu'instaure ce double registre des éléments de réponse. À lui de tirer de

ce dialogue les conclusions que lui permet sa propre aptitude à comprendre.